FRANCIS JAMMES 1868–1938

# Existences — Chapitre vingt-et-unième

Le poète (dans une mansarde où il écrit.)
Mon cœur se calme. C'est octobre. Je veux laisser
un instant là l'œuvre à laquelle je travaille.
Je veux me souvenir des octobres passés,
et écouter la pluie tomber sur les platanes.

J'aurai bientôt trente-deux ans. Et, comme Hafiz,
nous dit Kahn, fut soucieux quand il vit blanchir sa barbe,
je sens venir le temps où les frêles jeunes filles
que j'ai aimées me salueront d'un air plus grave.

L'octobre de l'enfance était la route grise
où sonnaient les brebis dans l'odeur du brouillard,
l'école détestée, mais la grande cuisine
où les rouges fagots claquaient au foyer noir.

L'octobre adolescente était l'émotion
d'une verte prairie parsemée d'anémones ;
c'était le long baiser que me laissait l'automne
pour mieux aimer l'hiver dans l'âme des tisons.

Puis l'octobre qui vint fut moins pur et plus vaste:
Ce fut l'apaisement de ce dont je souffrais.
Mes yeux brûlants battaient sur ce parfum sauvage
qui sortait en tremblant de ses seins noirs sucrés.

Maintenant, que sera cet octobre nouveau ?
Ce sera-t-il les bois où je me réfugie
pour écouter le vide atroce de ma vie,
et pour guetter au loin les files de vanneaux ?

Étendu sur la mousse, ayant mis contre un chêne
mon vieux fusil dont j'aurai rabattu les chiens,
mon menton dans mes mains, à plat ventre, verrai-je
la résignation dans les yeux de mon chien ?

Cueillerai-je au bois noir le colchique d'automne ?
Tiendrai-je dans ma main la sarcelle blessée,
et chanterai-je aussi avec les bonnes pommes
la raînette qui crie au cœur des vieux rosiers ?